

UNIVERSITÉ DE LIÈGE

OUVERTURE SOLENNELLE DES COURS

16 OCTOBRE 1883.

DISCOURS & RAPPORT

DE

M. LE RECTEUR L. TRASENSTER.

REMISE DU DRAPEAU DONNÉ PAR LE ROI

PROGRAMME DES COURS. DISPOSITIONS RÉGLEMENTAIRES



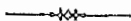
LIÈGE

IMPRIMERIE DE CH. AUG. DESOER, LIBRAIRE

1883



L'ENSEIGNEMENT MOYEN ET SUPÉRIEUR
POUR LES FEMMES



DISCOURS INAUGURAL

Prononcé à la Salle Académique de l'Université de Liège, le 16 octobre 1883

PAR M. LE RECTEUR L. TRASENSTER.

MESSIEURS,

L'année dernière j'ai eu l'honneur de vous entretenir de l'instruction supérieure des femmes. Mon discours a reçu un accueil que je n'aurais pas osé espérer. Il a cependant paru à quelques-uns soutenir une thèse plus curieuse que sérieuse, et à d'autres mettre en lumière un fait qu'il faut subir, mais non favoriser.

Il m'a semblé aussi qu'en Belgique, parmi les partisans de l'instruction supérieure des femmes, bien peu se rendaient compte des conséquences qu'elle entraîne dans l'organisation de l'enseignement moyen. Généralement on n'apprécie pas toute la portée d'une innovation que des publicistes anglais et américains signalent, non seulement comme un fait considérable, mais comme une révolution dans la condition de la femme et dans son action sociale.

Je pense qu'il est utile de faire ressortir la nécessité de mettre l'enseignement moyen des jeunes filles en rapport avec les horizons que leur ouvre l'enseignement universitaire; j'ai, d'un autre côté, reçu de nombreuses informations qui complètent celles que j'avais résumées l'année dernière. J'espère donc que vous voudrez bien me permettre de m'occuper encore, cette année, d'une question qui touche à nos plus chères et à nos plus hautes préoccupations.

Je dois cependant tout d'abord expliquer un mot qui peut vous paraître hyperbolique, celui de révolution appliqué au mouvement merveilleux qui s'est produit en Angleterre en faveur de l'instruction des femmes.

Ce n'est certes pas parce qu'un certain nombre de femmes exerceront la médecine ou la pharmacie que l'état social sera changé; mais, par une conséquence que j'ai déjà signalée, l'admission des femmes aux études supérieures amène, aussi bien dans l'éducation publique que dans l'éducation privée des jeunes filles, des modifications profondes. Elle proclame la légitimité et la nécessité d'un niveau plus élevé pour leur instruction; elle consacre, en un mot, la dignité intellectuelle de la femme,

C'est à cette hauteur que la question a été placée en Angleterre; c'est ainsi qu'elle a été comprise. Il s'y est formé, pour favoriser la haute éducation des femmes, des associations nombreuses et puissantes, qui comptent à leur tête et dans leurs rangs les ladies les plus distinguées, les hommes les plus considérés, et même les plus éminents, dans l'aristocratie, dans le clergé, dans les sciences, dans le génie civil, dans l'industrie, dans les arts, dans la politique. A Glasgow, la fille de la Reine, la marquise de Lorne, est présidente d'honneur d'une de ces associations (1).

L'agitation anglaise en faveur de l'instruction supérieure des femmes a été, suivant la remarque de M. Barnard (2), un des symptômes et une des conséquences du réveil remarquable de la conscience publique sur la question de l'éducation en général. Elle a été, de notre temps, un des phénomènes sociaux les plus frappants qui se soit produit dans cette grande nation.

(1) L'association de Glasgow a organisé des cours et des conférences faits aux dames par les professeurs de l'université; ceux-ci délivrent les diplômes. L'institution offre la particularité de donner des cours par correspondance à des élèves répandues partout, même hors d'Europe, jusqu'aux Indes.

(2) M. Barnard, président of *Columbia College*, principale université de New-York. Rapport de 1880 aux curateurs,

Le mouvement commencé il y a un quart de siècle était d'abord un soulèvement contre la frivolité de l'enseignement moyen des jeunes filles. Et ce qu'il y a de remarquable, dans ce pays si attaché aux traditions, dans ce pays de *conservatisme*, comme on l'a dit, peu d'années ont suffi pour forcer, en faveur des femmes, les portes non seulement de l'Université de Londres, mais même celles des antiques corporations de Cambridge et d'Oxford si peu accessibles aux innovations.

Les faits, du reste, n'ont pas tardé à renverser les objections banales, et partout les mêmes, portant sur l'infériorité de l'intelligence des femmes, sur leur faiblesse physique, sur leurs devoirs domestiques, sur la crainte des *bas-bleus*, etc.

Partout les jeunes filles se sont présentées en grand nombre, principalement pour les études littéraires et scientifiques.

Après avoir conquis leurs grades, la plupart entrent dans les écoles ou dans les familles comme institutrices; d'autres apportent dans la vie privée les ressources d'une instruction sérieuse; quelques-unes se dévouent à la noble cause qu'elles ont embrassée; c'est ainsi que miss Helen Gladstone, la fille cadette du premier ministre, a accepté la sous-direction du Collège universitaire de Newnham, à Cambridge.

Partout elles montrent une raison cultivée, une dignité sereine qui n'exclut nullement la grâce. Comme le dit l'éminent professeur Huxley :

» Nos bachelières n'en sont pas moins charmantes
» et moins aimables pour un peu de savoir ; leur
» blonde chevelure ne frise pas moins coquette-
» ment autour de leur tête parce qu'il y a un peu
» de cervelle dedans. »

Quel est d'ailleurs le résultat constaté d'un mouvement pourtant si récent ? C'est la disparition ou la transformation des *finishing schools*, de ces écoles de décoration ou de *vernissage*, si on me permet cette expression, qui donnaient aux jeunes filles des connaissances générales très superficielles, de petits talents de parade, et les livraient ensuite, sans défense, à tous les entraînements de la frivolité. Rien dans cette éducation ne les préparait à devenir des épouses et des mères capables d'inspirer à leurs fils le goût de l'instruction et l'aversion de la fainéantise ; elles ne pouvaient en faire des hommes.

M. Fitchell, inspecteur royal des écoles, dans une lettre du 10 avril 1882, après avoir établi que la réforme n'a pas seulement profité aux femmes qui ont fait un usage professionnel de leurs grades universitaires, ajoute :

« Des centaines de femmes, maintenant maî-
» tresses de maison, ont porté dans la vie domes-
» tique une instruction plus solide, des goûts et
» des aspirations plus élevés, un plus vif intérêt
» pour le vrai, et un pouvoir plus grand d'influen-
» cer, pour le bien, la vie et le caractère de ceux
» qu'elles aiment. C'est surtout en relevant le ni-
» veau général des intelligences dans la société
» que le mouvement universitaire se justifiera le
» mieux » (1).

Permettez-moi, après cette appréciation générale, de rappeler les faits les plus saillants d'un mouvement qui étonne tous les observateurs (2).

Les réformateurs ouvrirent à Londres, il y a 25 ans, le *Queens College*, ayant une section préparatoire et une section spéciale. Dans celle-ci les études furent bientôt les mêmes que celles du *Kings College* fréquenté par les étudiants. Les suc-

(1) En 1880, il y avait dans l'enseignement 257 femmes diplômées ayant obtenu leurs certificats : 205 de l'Université de Cambridge, les autres des Universités de Londres, de Glasgow, de St-André, d'Edimbourg, de Dublin et d'Irlande.

(2) Voir le rapport de M. Barnard cité plus haut; les articles de M. Buisson sur *l'Enseignement supérieur des femmes en Angleterre, en Écosse et en Irlande*, articles publiés dans la *Revue internationale de l'enseignement*, année 1883; les comptes-rendus annuels des associations et des établissements pour la haute éducation des femmes.

cès des jeunes filles, dans des examens d'une difficulté égale à ceux de l'Université, firent tomber la plupart des préjugés, et, ainsi que je l'exposais l'année dernière, l'Université de Londres, qui n'est qu'un corps examinant, se décida, en 1878, à délivrer les grades et les distinctions aux aspirants des deux sexes. Aujourd'hui elle confère aux femmes les grades de Bachelier ès-arts et ès-sciences, de Maître ès-arts, de Docteur en sciences, de Bachelier et de Docteur en médecine, en chirurgie et en musique.

En 1881, à l'*University College* de Londres, sur 789 élèves inscrits dans les Facultés des arts, des sciences et de droit, 288, soit plus du tiers, étaient des femmes.

En 1866 on inaugurait, à Dublin, l'*Alexandra College*, qui compte aujourd'hui 250 étudiantes.

En 1869 fut ouvert à Cambridge le *Girton College*, institution devenue célèbre, où les cours furent donnés par les professeurs de l'Université. Le succès de cette institution produisit une grande impression en Angleterre, et les jeunes filles purent enfin suivre les cours de l'Université. Il fallut alors construire et ensuite agrandir le *Newnham College*. Ces deux établissements, qui comptent environ 150 étudiantes, sont devenus tout à fait insuffisants.

En 1881, par une décision du Conseil académique, prise, ce qui est significatif, par 398 voix contre 32, les femmes ont été admises aux cours de l'Université, aux examens et aux honneurs. Certains diplômes, en petit nombre, sont cependant encore réservés exclusivement aux hommes.

A dix ans de distance, Oxford a suivi Cambridge, et on y a ouvert deux collèges pour recevoir les étudiantes: *Margaret-Hall* et *Somerville-Hall*, du nom de la célèbre savante anglaise.

L'École de médecine établie à Londres en 1874, et dont je faisais l'historique l'an dernier, compte 40 élèves, et jusqu'ici il en est sorti 28 avec le diplôme de docteur en médecine (1).

Le 13 juin 1883, l'Université de Manchester (*Owens College*) a admis, comme annexe, le *Manchester and Salford College* pour femmes. Les cours y sont faits par les professeurs de l'Université sous la direction des autorités académiques. Le programme pour 1883-1884 comprend le grec, le latin, l'anglais, le français, l'allemand, l'histoire et

(1) Il y a quelques jours on lisait dans les journaux que feu sir W. T. Thomson a légué 750,000 francs à l'Université de Saint-André, comme fondation de bourses pour les étudiants des deux sexes, en nombre égal. On devra autant que possible faciliter aux demoiselles l'accès de la profession médicale.

la littérature anglaises, les mathématiques et la logique. Les examens et les grades sont assimilés à ceux de l'Université.

Signalons enfin une véritable Université pour les femmes, dont la construction doit être achevée cette année. Ce vaste édifice, dont le devis de construction dépasse 6,000,000 de francs, est érigé au milieu d'un vaste terrain, à côté du parc de Windsor, par M. Holloway, en mémoire de sa femme. Il est destiné à loger et à instruire 350 étudiantes, ayant chacune salon et chambre à coucher. Le conseil administratif sera nommé par l'Université et par la Cité de Londres. M. Holloway espère obtenir du Parlement l'autorisation de conférer des diplômes. Le Collège sera dirigé par une femme et le service médical sera confié à des femmes (1).

Les témoignages des professeurs les plus graves et les plus compétents sont unanimes à constater les succès remarquables obtenus par les jeunes filles dans leurs études universitaires (2).

(1) L'Université d'Adélaïde, en Australie, a admis, depuis un certain temps, les femmes aux grades de Bachelier et Maître-ès-arts, et la Reine a ordonné que ces diplômes fussent reconnus dans tout le royaume.

(2) Dans un meeting tenu à New-York le 22 avril 1882, et dont le procès-verbal a été publié chez Green's sohn, on a lu plusieurs

*
* *

Aux États-Unis d'Amérique, nous trouvons une agitation plus grande encore qu'en Angleterre. La haute éducation des femmes y a provoqué aussi de

lettres émanées de professeurs des Universités anglaises. Voici des extraits de quelques-unes de ces lettres :

M. H. JACKSON, professeur de philosophie ancienne à Trinity College, Université de Cambridge, écrit, le 10 avril 1882, qu'il se loue hautement du travail et de l'intelligence des étudiantes qui ont suivi ses leçons sur l'*Étique* et la *Métaphysique* d'Aristote, sur la *République*, le *Phédon* et le *Philète* de Platon. Comme preuve de leur capacité, il cite ces faits : En 1879, au concours, une étudiante a été 3^{me} sur Aristote et 1^{re} sur Platon contre des étudiants de première force. L'année suivante, une étudiante a été 2^{me} sur Aristote.

M. J. P. POSTGATE, professeur à l'Université de Londres, écrit, à la même date, que les résultats des examens des femmes à Cambridge ont été très satisfaisants. Il a été surpris du nombre des distinctions et des diplômes de première classe qu'elles ont obtenus. L'affluence des jeunes filles a rapidement dépassé les prévisions et la capacité des locaux construits. Elles sont environ 150, et la plupart étudient en vue des examens.

L'amélioration, dit-il, que l'ouverture des Universités aux femmes a réalisée dans l'enseignement des écoles de filles est déjà remarquable et ne peut que faire encore de grands progrès.

À l'*University College* de Londres, comme à Cambridge, les femmes l'emportent fréquemment sur les hommes. L'an dernier, les deux tiers des élèves examinés sur la philologie comparée étaient des femmes, et une étudiante a été facilement première, distançant un excellent étudiant et montrant une aptitude remarquable dans la linguistique aussi bien ancienne que moderne. La troisième place a été conquise par une étudiante qui a, depuis, publié une grammaire hébraïque.

M. J. G. FITCHELL, inspecteur royal des Écoles, dans une lettre citée plus haut, dit que les Universités de Londres, Cambridge,

puissantes Associations, de nombreux meetings, des publications spéciales et des dons considérables.

On ne met plus guère en question l'admission des femmes aux grades universitaires; mais, quant à l'organisation de l'enseignement, trois systèmes sont en présence et suscitent de vives discussions.

Edimbourg, Dublin, Glasgow, Aberdeen, Durham et St-André admettent les femmes à leurs examens locaux.

Le nombre des femmes inscrites aux examens a augmenté chaque année, et on a constaté des succès remarquables.

A Londres une femme a obtenu, en 1881, la médaille d'or pour l'anatomie, une distinction des plus hautes et des plus recherchées; une autre a été première pour la philosophie, et le nombre de femmes qui ont le degré *bien*, pour leur examen, est beaucoup plus grand que dans l'autre sexe.

En somme, dit-il, je suis de plus en plus convaincu que le mouvement n'a eu que de bons résultats et qu'il a exercé une énorme influence sur l'amélioration générale de l'éducation dans notre pays. Il a eu notamment pour effet de rendre les études des écoles et des collèges féminins plus méthodiques et plus fécondes, de donner aux jeunes filles de nouveaux motifs d'exercer leur intelligence, de leur inspirer un idéal plus élevé et en particulier de créer un corps important de professeurs femmes donnant les mêmes garanties de culture intellectuelle que celles qui sont offertes par les grades universitaires.

M. H. SIDGWICK, professeur de morale à Cambridge, écrit le 13 mai 1882 :

« Il y a environ un an, à la demande d'un professeur de l'Université de Durham, j'ai fait un rapport sur les résultats des cours communs aux deux sexes qui se font depuis quelques années à Cambridge. La réponse des vingt professeurs consultés, 12 de l'Université et 8 des collèges, est qu'aucun inconvénient ni aucune difficulté ne s'est présenté de nature à contrebalancer le moins du monde les avantages réalisés par ce système. »

Les uns veulent des institutions complètement séparées pour les femmes, comme les Collèges Vassar et Wellesley; d'autres préfèrent des Écoles annexes comme celle de l'Université de Harvard et le *Girton-College* à l'origine, les professeurs étant communs, mais les cours séparés; le plus grand nombre semble se prononcer pour la *co-éducation*, c'est-à-dire, pour la réunion des deux sexes sur les mêmes bancs. Ce système gagne chaque jour du terrain aussi bien en Amérique qu'en Angleterre.

Voici, pour l'année 1881-1882, les Universités fréquentées par les jeunes personnes, avec le nombre respectif des étudiants des deux sexes (1) :

	Hommes.	Femmes.	Femmes diplômées.
Cornell-University. . .	233	61	58
California " . . .	171	52	27
Michigan " . . .	1,350	184	manque.
Weslyan " . . .	170	14	8
Boston " . . .	428	117	240
Oberlin-College. . .	167	223	manque.
Totaux.	<u>2,679</u>	<u>551</u>	

(1) Voir l'article de la *North American Review*, par W. Le Conte Stevens, publié en brochure. New-York 1883.

Voir aussi les rapports de M. Barnard et son discours à l'Université d'Albany, le 12 juillet 1882.

L'admission des femmes aux cours universitaires date de 1870 à l'Université de Michigan; les autres Universités ont suivi successivement et celles qui résistent encore devront capituler (1).

M. Barnard, dans ses rapports (2), constate que pendant les années qui ont précédé l'admission des femmes à l'Université de Cornell, le nombre des élèves inscrits qui ne terminaient pas leurs études était de 26 p. c. Pour les sept années écoulées depuis cette admission, ce nombre est descendu à 16 p. c., et cependant les examens d'entrée et

(1) On lit dans l'Annuaire de l'Université de Boston, mars 1883 :

« A l'heure actuelle, les autorités de Tufts-College, dans le Massachusetts; de Mc Gill University, à Montréal; de Columbia-College, à New-York; de l'Université de Philadelphie; de Columbian University, à Washington, délibèrent simultanément sur l'ouverture de leurs portes aux femmes. L'Université de Mississipi s'y est décidée au mois de juin. En ce qui regarde Philadelphie, le nouveau prévôt, Dr Pepper, quoique très conservateur, disait dans son discours inaugural : « L'Université a avancé
« prudemment dans cette direction et des personnes des deux
« sexes sont maintenant admises à certains cours et à certains
« laboratoires. » Le président Barnard, de Columbia-College, plaide éloquemment en faveur de la réforme. Il dit : « tous les
« Collèges américains s'ouvriront tôt ou tard aux femmes; c'est,
« pour moi, chose aussi certaine que demain le lever du soleil. »

« On peut voir la rapidité du progrès de semblables idées, en Europe, par le dernier discours de M. Trasenster, recteur de l'Université de Liège. Les Universités belges suivent l'exemple de celles de Suisse, d'Italie, d'Angleterre et de Scandinavie. »

(2) Rapports présentés aux curateurs du *Columbia-College*, en juin 1879, 1880 et 1881; extraits réimprimés en 1882.

de sortie ont été rendus plus difficiles et plus sévères. Un dignitaire de l'Université dit, dans un rapport récent que « ces sept années ont vu une » amélioration marquée dans la valeur de l'insti- » tution tout entière, et — fait significatif — qu'au- » cune jeune fille n'a été rayée des listes par suite » d'un échec aux examens. »

La très grande majorité des étudiantes de cette Université vivent dans un collège érigé, approprié et doté par H. W. Sage, qui y a consacré généreusement 300,000 dollars. Il y a pour les jeunes filles table commune à laquelle dînent aussi des professeurs avec leurs femmes.

A l'Université de Boston, les cours, fréquentés simultanément par les deux sexes, fournissent les chiffres suivants pour l'année 1881-1882 (1) :

	Étudiants.	Étudiantes.
Médecine.	61	49
Arts libéraux	56	41
Théologie.	88	4
Musique	18	15
Droit	173	1
School of all sciences. . .	52	7

(1) *Boston University*. Annual report of président William F. Warren. Boston, 1883.

Les diplômes délivrés pendant l'année se répartissent de la manière suivante pour les branches communes aux deux sexes :

	Étudiants.	Étudiantes.
Bacheliers ès-arts	6	7
Maîtres ès-arts	5	3
Docteurs en philosophie	7	1
Docteurs en médecine	15	14
Totaux.	33	25

Jusqu'ici aucune étudiante n'a échoué dans un examen quelconque.

L'année dernière, un incident a excité vivement l'attention. Miss Lélia Robinson, ayant subi *cum laude* les examens de droit, sollicita son admission au barreau du Massachusetts. La Cour décida que, dans l'état de la législation, aucune femme ne pouvait exercer la profession d'avocat.

La législature, saisie de la question, vota, sans débat, la loi du 10 avril 1882 qui admet les deux sexes au barreau. Le 13 mai, miss Robinson subissait les épreuves exigées, et le 22 juin elle était inscrite au tableau des avocats de Suffolk.

Dans le Connecticut, une femme a aussi été reçue comme membre du barreau, pour la première fois, l'été dernier.

Les anciennes restrictions, basées sur le sexe,

ont été antérieurement abandonnées dans quatorze autres États de l'Union (1).

Parmi les diplômées de l'Université de Boston, quatre ou cinq théologiennes font des prédications. Les femmes médecins n'ont éprouvé aucune difficulté à se faire une carrière; plusieurs ont des clientèles considérables.

Le plus grand nombre de demoiselles diplômées se voue à l'enseignement dans les écoles ou dans les familles; d'autres sont mariées et maîtresses de maison. Quelques-unes ont publié des ouvrages qui ont fait sensation (2).

Des établissements importants, fondés dans ces

(1) Ces États sont : le Maine, le district de Colombie, l'Ohio l'Indiana, le Michigan, l'Illinois, le Wisconsin, l'Iowa, le Kansas, le Minnesota, le Missouri, la Californie, le Wyoming, l'Utah, auxquels il faut peut-être ajouter deux ou trois autres États.

(2) Une jeune fille, Miss Harrison, élève du *Girton College* à Cambridge, a publié, il y a quelques mois, un volume « Sur les Mythes de l'Odyssée. » Ce travail a excité un véritable enthousiasme chez les critiques si compétents de *the Athenæum* et de *the Academy*. Il a été salué comme « une nouvelle révélation » par la manière dont il a su concilier l'art et la littérature. Jamais aucun ouvrage, dit l'*Athenæum*, n'a fait autant pour la connaissance populaire de l'art ancien. Un professeur de Cambridge l'a immédiatement conseillé pour l'usage des étudiants qui se préparent pour les plus hauts honneurs académiques. (Annual report of W. F. Warren, président of Boston university.)

derniers temps, viennent s'ajouter à ceux que l'on connaît ou que je viens de rappeler. Tels sont le *Smith-College* et le *Wellesley-College*.

Le premier, auquel miss Sophia Smith a consacré plus de 500,000 dollars, a adopté les programmes des Colléges d'hommes, et confère des grades et des diplômes dans les langues, les sciences et la philosophie. Il compte 284 étudiantes.

Le second, établi à 15 milles de Boston, donne l'instruction supérieure aux jeunes filles et délivre des diplômes, équivalents à ceux des Universités, pour les sciences et les connaissances littéraires. Il possède un parc de 120 hectares et peut loger 475 élèves. Cette année, sa population a été de 485 étudiantes (1).

Enfin, au Canada, à Toronto, une école de médecine pour les femmes a été ouverte le premier de ce mois.

*
* *

Sur le continent européen, le mouvement en faveur de l'instruction supérieure des femmes a beaucoup moins passionné l'opinion publique qu'en Angleterre et aux Etats-Unis; mais il existe. Les

(1) *Wellesley-College* calendar, 1882-1883.

renseignements récents que j'ai reçus prouvent qu'il s'accroît (1).

Il n'est pas toutefois général, et je commencerai par signaler les pays qui lui sont hostiles et qui semblent considérer, comme un fruit défendu pour les femmes, celui que porte l'arbre de l'enseignement universitaire.

En tête de ces pays figure l'Allemagne, qui, dans cette question, a même fait des pas en arrière.

Dans les Universités prussiennes, les femmes n'ont jamais été admises ni aux cours, ni aux examens (2). A Leipzig, l'Université avait, de 1871 à 1880, permis à quelques dames de suivre les cours et deux ou trois ont même passé des examens. Depuis, le gouvernement saxon a interdit l'admission des femmes aux cours universitaires.

Cependant, en Allemagne, des écoles nombreuses donnent une bonne instruction secondaire aux jeunes filles; mais on sait combien les traditions universitaires y sont sacrées et combien aussi,

(1) Les renseignements qu'on trouvera plus loin m'ont été fournis avec la plus grande obligeance par MM. les recteurs des Universités ou les doyens des Facultés, à qui je m'étais adressé. Je leur en exprime ici toute ma gratitude.

(2) On avait cité l'Université de Goettingue comme ayant conféré des grades aux femmes, C'était une erreur,

dans ce docte pays, à côté d'une hardiesse, d'une érudition et d'une indépendance sans égales dans le domaine des théories philosophiques, religieuses et politiques, il règne d'hésitation quand il s'agit de les appliquer aux faits sociaux et d'en déduire des solutions pratiques.

En Autriche aussi, l'entrée des femmes aux cours universitaires, tolérée pendant quelque temps, est maintenant interdite; quelques étudiantes russes, fort exaltées, avaient, dans le principe, par leurs allures, prêté à des critiques.

À côté de ces pays vient se ranger l'Espagne. Dans certaines Universités, des femmes avaient été admises, mais un arrêté royal du 16 mars 1882 leur a interdit l'accès de l'enseignement supérieur.

La question est à l'étude en Portugal. M. le vicomte de Villa Major, recteur de l'Université de Coïmbre, a été chargé par le gouvernement de présenter les bases d'une réforme universitaire et des conditions d'admission des femmes. Jusqu'ici, deux femmes, autorisées par arrêté royal, ont pu subir l'examen de pharmacien, l'une en 1860, l'autre en 1872, mais sans avoir suivi les leçons de l'Université.

En Russie, les femmes sont exclues des cours universitaires; mais à St-Pétersbourg, notamment,

outré l'Ecole de médecine, qui paraît devoir être maintenue par la ville, il y a une institution très prospère pour donner aux jeunes filles une véritable instruction supérieure, dans les lettres et dans les sciences.

Dans tous les autres pays de l'Europe occidentale, les femmes sont admises aux cours et aux examens universitaires.

En Italie, un règlement du 11 octobre 1875 autorise l'inscription des demoiselles, mais à condition qu'elles aient obtenu *la licence lycéale*, exigée des hommes à la sortie des lycées. Or, il existe fort peu d'établissements où les jeunes filles puissent se préparer à cet examen. Cela explique leur nombre restreint dans les Universités.

Ainsi cette année il y a eu : une étudiante à l'Université de Turin ; une à Pavie ; trois à Padoue ; quatre à Rome et probablement le même nombre à Bologne.

En Italie, on a conféré aux femmes les diplômes suivants : le doctorat en médecine, à Turin, à Pise et à Bologne ; le doctorat en droit à Turin et à Bologne ; le doctorat en philosophie et lettres à Turin, à Padoue et à Bologne, et trois doctorats en sciences naturelles à Rome.

A l'Université de Copenhague, il y avait cette

année six femmes inscrites. A Upsal a eu lieu récemment, avec une grande solennité, la première promotion d'une demoiselle au grade de docteur en philosophie. On a beaucoup admiré la manière brillante dont cette jeune fille de 20 ans a soutenu la discussion de sa thèse. La séance s'est terminée par une allocution du recteur qui a fait ressortir la haute importance de la cérémonie pour la civilisation de la Suède et l'avenir de la femme dans le pays.

La Suisse reste à la tête des pays continentaux en ce qui concerne le nombre des étudiantes et des diplômes délivrés.

Pendant l'année écoulée, on a compté aux trois Universités fréquentées par les femmes :

	Étudiants.	Étudiantes.
Genève (hiver)	416	52
Berne (id.)	406	36
Zurich	348	20 (1)

La plupart des étudiantes suivent les cours en auditrices libres, ou obtiennent le baccalauréat. Le nombre de diplômes de docteur délivrés jusqu'ici aux femmes est pour la médecine : 41 à

(1) C'est le chiffre de l'année précédente ; je n'ai pas celui de cette année.

Berne, 25 à Zurich et 1 à Genève, où la Faculté de médecine est de date récente; pour la philosophie: 4 à Berne et 7 à Zurich; pour le droit: 1 à Berne.

Les femmes, dans les examens, ont plusieurs fois atteint le maximum des points.

Il faut ajouter, qu'à Genève notamment, les deux premières classes de *l'école secondaire et supérieure des jeunes filles*, qui correspondent aux classes de philosophie des lycées français, ont compté l'année dernière 149 élèves.

En France, à la suite surtout des discussions soulevées par la loi sur l'enseignement secondaire des filles, la question de l'éducation des femmes a été agitée dans les Chambres et dans la presse, et traitée dans les Revues (1).

Les femmes sont admises aux cours des Facultés, mais ce n'est guère qu'à Paris que des jeunes personnes font des études complètes.

Cette année la Faculté de médecine de Paris

(1) *Revue internationale de l'enseignement*; *Revue de l'enseignement secondaire des filles*; *Revue des Deux-Mondes*, n° du 1^{er} septembre 1883, article de M. Paul Janet; *Revue de Belgique*, n° du 15 novembre 1882, article de M. Émile de Laveleye; l'important Mémoire de M. Gréard, vice-recteur de l'Académie de Paris, sur l'enseignement secondaire des filles, etc.

a compté 50 étudiantes. Depuis 1868, date de l'admission des femmes, cette Faculté leur a conféré 22 diplômes de docteur en médecine et 1 d'officier de santé.

Les Facultés des sciences et des lettres ont décerné aux femmes : 49 diplômes de baccalauréat ès-lettres, 33 de baccalauréat ès-sciences, 2 de licence ès-lettres et 29 brevets de capacité pour l'enseignement secondaire spécial.

Comme le fait observer M. Paul Janet, dans un travail très remarquable sur « l'éducation des femmes », publié récemment dans la *Revue des Deux-Mondes* :

« Tout le mouvement a été en grande partie »
» commencé et provoqué par des jeunes filles qui,
» par leur empressement à rechercher des exa-
» mens, dont elles ne songent à tirer aucun parti (1),
» ont tenu à témoigner de leur curiosité pour
» l'étude et de leur ardeur au travail. »

Les Universités hollandaises sont aussi entrées résolument dans la voie du progrès. Voici, pour l'année écoulée, la population de ces Universités :

(1) Examens du brevet de capacité pour l'enseignement primaire. On cite M^{lles} de Rothschild parmi les diplômées.

	Étudiants.	Étudiantes.
Université d'Amsterdam . . .	539	18
” de Groningue.	347	11
” de Leyde	484	4
” d'Utrecht	450	7

C'est en 1878 qu'a commencé l'admission des femmes ; Leyde en a inscrit l'année dernière pour la première fois.

La plupart des étudiantes sont des auditrices libres qui suivent des cours de langues modernes en vue du diplôme de capacité pour l'enseignement secondaire (1).

Il y a une étudiante en médecine à Utrecht et une à Amsterdam, une en sciences mathématiques et physiques à Amsterdam et six en sciences naturelles à Groningue. Cette dernière Université a délivré un diplôme pour la pharmacie en 1878 et un diplôme pour la médecine en 1879.

Dans les Universités belges, le nombre des demoiselles fréquentant les cours augmente rapidement.

L'Université de Gand a eu cette année, pour la

(1) A Amsterdam, 16 étudiantes sur 18 suivent les cours isolés suivants : 1 la psychologie, 1 la littérature française, 1 la littérature anglaise, 1 l'art grec, 5 la géographie, 2 la langue gothique, 2 le vieux Hollandais, 2 la botanique.

première fois, une étudiante en sciences naturelles; celle de Bruxelles a eu sept étudiantes régulières : cinq en sciences naturelles, une en pharmacie et une en philosophie.

Cinq demoiselles se sont en outre fait inscrire pour subir des examens : trois en sciences, une en pharmacie et une en médecine.

A Liège, le nombre des jeunes personnes a été de six, faisant toutes des études complètes : quatre pour la pharmacie, une pour la médecine et une pour les sciences naturelles. Cette année, ce nombre sera plus que doublé (1) ; une salle spéciale leur sera réservée pour leur permettre de se réunir et de travailler dans l'intervalle des leçons. La seule demoiselle qui ait fait deux années et qui ait pu se présenter à l'examen, a obtenu la grande distinction pour la candidature en pharmacie.

Il me reste à constater un résultat important de l'enquête à laquelle je me suis livré. J'avais posé aux chefs des établissements universitaires ouverts aux jeunes filles, la question suivante : « Quels sont » les résultats de l'admission des femmes sur les

(1) Le nombre des demoiselles au 20 octobre est de 17, faisant toutes des études des sciences, soit pour la pharmacie, soit pour la médecine, soit pour le doctorat en sciences naturelles.

» études, la discipline et sur la conduite des
» étudiants? »

Il y a unanimité complète pour reconnaître que cette admission n'a présenté aucun inconvénient, et plusieurs déclarent qu'elle a eu une influence favorable, confirmant ainsi les faits observés en Angleterre et en Amérique.

*
* *

Mon but, en reprenant cette importante question et en apportant des détails et des chiffres qui peuvent paraître arides, a été d'abord de bien constater que l'instruction supérieure des femmes s'impose avec l'autorité d'un fait appelé à devenir universel ; que ce fait, au jugement des esprits les moins chimériques, se légitime comme un grand progrès et même comme une nécessité sociale.

Ces points étant établis, il en résulte, en ce qui concerne notre pays, des conséquences importantes. Les pouvoirs publics ont à remplir des devoirs qui sont encore peu compris et que j'ai eu pour but de mettre en évidence.

L'enseignement public doit être organisé de manière à présenter un ensemble rationnel qui permette d'en parcourir tous les degrés sans être empêché soit par les lacunes, soit par les incohérences des programmes.

Dans l'enseignement moyen des filles, il reste encore énormément à faire pour donner aux élèves la culture que réclame, soit l'entrée à l'Université, soit le niveau de l'instruction secondaire dans les autres pays.

Sans doute, malgré les obstacles à surmonter, on a fait des progrès considérables depuis quelques années. Quand des associations ou des villes ont voulu créer des écoles moyennes et supérieures pour les jeunes filles, elles n'ont trouvé, qu'en nombre bien insuffisant, des directrices et des régentes capables. Le personnel enseignant manquait bien plus encore que les installations et les moyens matériels.

Aussi, si des demoiselles ont pu franchir le seuil des universités, c'est grâce à une circonstance fortuite : la suppression du graduat.

Certes, je me joins à ceux qui réclament des garanties d'instruction préparatoire pour aborder les grades universitaires; la situation actuelle présente les plus graves inconvénients; mais si deux fois le graduat ou son équivalent a été aboli, c'est parce que, mal conçu et mal organisé, il n'était pas soutenu par l'opinion publique.

Je crois devoir insister sur ce point, parce qu'il me semble que les hommes d'école, en général,

méconnaissent trop les défauts de l'ancienne institution et conseillent des solutions infectées des mêmes germes de mort.

Le graduat a péri, non par un caprice législatif, mais en réalité parce qu'il présentait les trois vices suivants :

1° La constitution du jury ;

2° L'altération de l'enseignement de la rhétorique ;

3° Le programme trop exclusif de l'examen.

On sait que le jury, formé par moitié de professeurs de l'enseignement public et de professeurs de l'enseignement ecclésiastique, prêtait aux critiques les plus fondées. Il avait fini, d'ailleurs, par être d'une indulgence excessive et ne donnait plus qu'une garantie illusoire aux familles et aux universités.

La rhétorique, au lieu de rester une classe littéraire, complément et couronnement de l'enseignement secondaire, était devenue, dans la plupart des établissements, une classe de répétition pour les matières de l'examen.

Enfin, on n'ouvrait qu'une porte pour l'entrée à l'Université. On n'admettait que ceux qui étaient censés avoir fait des humanités grecques et latines ; on restait dans la vieille routine, qui veut

que hors du grec, même mal étudié et mal su, il n'y ait de salut pour aucune étude supérieure.

Qu'on ne croie pas, cependant, que je veuille exclure le grec de l'enseignement moyen. Certainement, dans l'histoire de l'humanité, il n'y a rien de comparable au spectacle prodigieux offert par une bourgade de 40,000 citoyens, qui, dans l'espace d'un siècle à peine, a donné au monde des écrivains, des poètes, des historiens, des orateurs, des philosophes, des statuaires, des architectes qui n'ont jamais été surpassés et qui ont été rarement égalés.

La splendeur du génie grec commande une admiration qui, loin de s'affaiblir, croît avec les siècles. Le grec, d'ailleurs, est indispensable à ceux qui veulent faire des études de philosophie et des littératures classiques, il est d'un grand secours pour les études juridiques ; mais, dans les matières de l'enseignement moyen, on doit établir des groupes pour éviter l'écueil d'un enseignement trop encyclopédique et, selon les carrières, faire un choix entre les langues et les connaissances qui doivent préparer aux études supérieures.

Il est cependant une base indispensable à toute haute culture intellectuelle. Les études littéraires ne peuvent être suppléées par rien dans l'éducation

de l'esprit humain ; mais elles peuvent comprendre soit les langues anciennes, soit les langues modernes avec ou sans le latin. Comme on l'a dit, la connaissance des langues anciennes est une face de la culture générale, mais ce n'est pas la seule, surtout que cette connaissance consiste trop souvent en une teinture superficielle et bientôt effacée. C'est ce qui a été compris dans presque tous les pays pour les carrières d'ingénieur, qui ont acquis une si grande importance. On est reçu dans les écoles spéciales avec la connaissance soit des langues modernes, soit d'une langue classique.

L'Allemagne elle-même admet les diplômes des *Real Schulen* pour les études universitaires en langues modernes, en sciences mathématiques et naturelles et pour les examens des administrations techniques. Une vive agitation règne même en ce moment contre une décision qui refuse d'admettre les élèves des *Real Gymnasien* aux études médicales.

Dans plusieurs Universités anglaises et américaines, on peut remplacer, pour l'accès aux diplômes médicaux, le grec par une ou deux langues modernes et généralement on a une assez grande latitude dans le choix des langues pour les examens préparatoires.

[En France, les bacheliers de l'enseignement

spécial sont admis aux études médicales et à celles de la licence ès-sciences.

En Belgique, M. le ministre de l'instruction publique a introduit, à titre d'essai, la division des humanités en trois sections préparant, soit aux études philosophiques et juridiques, soit aux Écoles spéciales, soit aux Facultés des sciences et de médecine (1); on apprend en outre de l'allemand avant d'aborder l'étude du latin.

Les garanties à exiger pour l'admission aux grades universitaires, devront donc tenir compte de la nature de ces grades, et l'on ne pourrait, sans manquer à un véritable devoir, introduire un régime qui exclurait, en fait, les femmes de l'instruction supérieure.

Il faut que l'enseignement moyen des jeunes filles, qui est entré dans une phase nouvelle, soit complété de manière à leur donner des connaissances suffisantes pour suivre les cours de l'enseignement supérieur; il faut aussi que l'Etat

(1) Les sections, adoptées par le Conseil de perfectionnement, sur ma proposition, ont, par un reste de routine classique, conservé une année de grec, en quatrième, pour les aspirants aux Écoles spéciales, et deux années pour les études scientifiques et médicales, en remplaçant le grec dans les classes supérieures par des études scientifiques, et aussi par l'étude sérieuse d'une langue étrangère.

mette les conditions d'accès aux grades universitaires en concordance avec son enseignement secondaire.

La première mesure à prendre serait la création d'une section supérieure dans les Écoles moyennes de quelques grandes villes.

Cette section aurait un double but : elle donnerait une instruction plus élevée aux jeunes filles qui n'ont aucun but professionnel, elle permettrait, à celles qui en auraient le désir ou la vocation, d'aborder les hautes études.

L'enseignement complémentaire devrait comprendre les langues et les littératures modernes, et pour certaines catégories d'élèves, le latin ; il devrait aussi offrir des cours scientifiques et historiques équivalents à ceux des Athénées.

Malgré les progrès déjà réalisés, nous ne sommes pas au niveau de la plupart des autres pays en ce qui concerne l'enseignement secondaire des jeunes filles.

Qu'on me permette d'indiquer ce qui se passe à Genève, ville où la culture intellectuelle est en si grand honneur.

Genève, qui compte à peine 60,000 âmes, a créé d'abord *une école secondaire et supérieure des jeunes filles* pouvant recevoir 500 élèves. Cette école

a été bientôt insuffisante. Une seconde, tout aussi vaste, a eu le même succès que la première, et les deux écoles réunies ont compté cette année 1,076 élèves.

Ces établissements comprennent six classes secondaires et deux classes supérieures. Voici les matières enseignées dans ces deux classes et qui sont, les unes obligatoires, les autres facultatives :

Première année.

Grammaire supérieure, art de la composition, diction, langue allemande, histoire nationale, histoire contemporaine, histoire des institutions politiques, mythologie, psychologie et logique, pédagogie, arithmétique, éléments de géométrie, sciences physiques et naturelles, couture, coupe et confection.

Seconde et dernière année.

Histoire de la langue française, histoire de la littérature française, langue et littérature allemandes, littératures étrangères, histoire littéraire grecque et romaine, histoire du XVII^e siècle, histoire de la civilisation, histoire des religions, histoire de la philosophie, histoire des arts, diction,

notions de droit civil et commercial, cosmographie et astronomie, botanique, notions de chimie.

Il y a en outre pour ces deux classes des cours facultatifs de latin, d'anglais et d'italien.

Il faut ajouter que les cours obligatoires sont réduits à 15 heures par semaine et que les élèves complètent ces 15 heures par des cours à leur choix.

Plus de la moitié des élèves suivent librement un certain nombre de cours sans aspirer à un diplôme, et sur les 149 élèves de la section supérieure, plus du tiers (55) sont étrangères à la Suisse.

L'examen pour le certificat de capacité porte comme matières obligatoires : français (grammaire, art de la composition, histoire littéraire), langue et littérature allemandes, arithmétique théorique et pratique, géométrie, histoire ancienne et histoire moderne (y compris l'histoire nationale), géographie générale et pédagogie.

Ce certificat est recherché par les jeunes filles qui se destinent à l'enseignement ; beaucoup d'entre elles obtiennent des positions, dans les familles, en Allemagne, en Russie et en Angleterre. Le certificat de capacité est aussi ambitionné par des demoiselles qui désirent posséder cette attestation du succès de leurs études.

Toutefois, si je cite le programme genevois, ce n'est pas pour conseiller de l'appliquer sans modifications en Belgique. D'abord, il rentre dans le cadre de l'enseignement supérieur; les matières sont trop nombreuses, et je ne crois pas d'ailleurs que tous les cours soient également sérieux. Mais ce programme, destiné à des jeunes filles, rapproché des programmes des Facultés de philosophie et lettres de nos Universités, en fait ressortir la timidité et les lacunes.

Ainsi, nous n'avons pas de cours universitaires des langues et des littératures allemandes et anglaises, pas de cours d'histoire de la langue française; l'histoire contemporaine, qui n'a été admise qu'après avoir surmonté des résistances, n'est exigée dans aucun examen, pas plus que la géographie générale. L'histoire est réduite à des proportions tout à fait insuffisantes.

Ce qui vicie les programmes des Facultés de philosophie et lettres, c'est l'erreur, signalée par l'unanimité du Conseil académique de Liège, de les avoir emprisonnés dans des grades légaux, au lieu de laisser à ces Facultés la liberté de régler et de conférer des diplômes purement scientifiques, soit en philosophie, soit en lettres anciennes, soit en lettres modernes, soit en langues orientales, soit en histoire et géographie, etc., etc.

Pour certains de ces diplômes, on pourrait, comme en Angleterre, en Suisse et ailleurs, ne pas exiger la connaissance des langues anciennes; on en faciliterait ainsi l'accès aux jeunes filles.

Dans les faits que j'ai rapportés plus haut, une circonstance m'a frappé. En Belgique presque toutes les étudiantes suivent les cours des sciences soit pour le doctorat en sciences, soit pour la pharmacie ou la médecine. En Hollande, en Suisse, en France, elles fréquentent surtout les cours de la Faculté de philosophie et lettres, les unes pour compléter leur instruction, les autres pour se préparer à l'enseignement.

Sans doute, en Belgique, les écoles normales suppléent en partie aux lacunes de l'enseignement des Facultés des lettres; mais ce n'est pas suffisant.

*
* *

J'ai déjà trop abusé de vos moments pour pouvoir aborder aujourd'hui la question des compléments que réclameraient les programmes universitaires. Je dois me borner à exprimer l'opinion que l'application, chaque jour plus étendue, des forces de l'intelligence aux besoins moraux et matériels de la société, aux améliorations économiques et sociales, exige que l'enseignement moyen et supérieur, à côté de ses programmes traditionnels, ouvre

chaque jour un champ plus vaste aux conquêtes du génie humain, aux progrès de la civilisation.

Sur ce terrain, je le sais, je vais rencontrer des contradicteurs aussi sincères qu'honorables. Les professeurs qui vivent habituellement dans le commerce des anciens, les savants qui ont passé de longues années dans l'étude et l'enseignement d'une science spéciale, sont généralement convaincus qu'il faut réagir contre l'esprit de notre temps plutôt que de lui faire des concessions.

Ils pensent que, loin que le *mens agitat molem* de Virgile s'applique à notre époque, c'est la matière qui domine et entraîne l'esprit. Leur idéal est dans le passé au lieu d'être dans l'avenir. Dans les sermons des prédicateurs comme dans les harangues de certains professeurs, c'est devenu un lieu commun de stigmatiser notre temps en le qualifiant *d'époque utilitaire*.

Eh bien ! dussé-je paraître quelque peu paradoxal, je trouve que cette accusation est injuste et que notre époque n'est même pas toujours assez *utilitaire*, à prendre ce mot avec la signification qu'il faut lui donner, c'est-à-dire l'application des facultés de l'homme à un but *utile* à la société.

Si vous me permettez des réminiscences latines, je dirai avec le fabuliste :

Nisi utile est quod facimus stulta est gloria.

D'ailleurs, en face d'ici, ne voyons-nous pas notre digne et vénérable Société d'Émulation adopter pour devise cette sentence d'Horace :

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci,

et mettre la perfection dans la réunion de l'utile et de l'agréable.

Les sociétés humaines marchent et se transforment; nous ne devons pas imiter les persécuteurs de Galilée en nous refusant d'admettre que le monde se meut; l'immobilité est même le signe des populations dégradées.

Sans doute, notre époque a ses imperfections, ses souffrances et ses plaies, mais aucune n'a été aussi grande.

Comment trouver dans le passé un temps où, dans tous les domaines, l'activité des esprits ait été aussi générale et les aspirations des âmes plus généreuses?

Non, notre époque n'est pas *utilitaire*, dans le sens morose du mot; elle est surtout possédée du besoin d'agir, elle est *fiévreuse*.

Les commotions politiques qui ont succédé au grand ébranlement de 89, l'application de la vapeur au travail industriel, aux transports par terre et par eau; les grandes découvertes des sciences et leurs prodigieuses applications, tout cet ensemble

de faits et d'idées a imprimé aux esprits un besoin de mouvement, d'amélioration et de progrès, dont on n'a jamais eu d'exemple.

Dans nos États, dans nos Cités, on fait plus en dix ans qu'on n'exécutait auparavant en plusieurs siècles. Non-seulement on construit partout des routes, des canaux, des chemins de fer, des ports, mais on consacre des sommes énormes à l'instruction à tous les degrés, aux beaux-arts, aux cultes, à l'hygiène, à la voirie, à la sécurité publique, aux embellissements de tout genre. Jamais, on ne s'est autant préoccupé d'améliorer la condition du grand nombre, de faire régner une justice égale pour tous, de rendre les fonctions accessibles à toutes les personnes capables, d'assurer à chacun la sécurité de sa vie et de son travail, de lui garantir l'inviolabilité de sa conscience et la liberté de ses opinions; jamais, en un mot, on n'a professé un pareil respect pour la personnalité humaine.

Quant aux préoccupations de l'ordre le plus élevé, vit-on jamais autant d'hommes voués au culte de la science et y apportant un plus noble dévouement? A-t-on jamais compté autant d'expéditions pour explorer soit les mers glacées du Nord, soit les continents brûlés par les feux du soleil, soit les ruines des cités antiques?

Que diraient les savants des temps passés s'ils étaient témoins des sommes que l'on consacre à former des musées et des collections de tout genre, à ériger des laboratoires et des observatoires? Récemment encore, dix nations envoyaient des missions lointaines pour observer le passage d'une planète sur le soleil.

L'abondance des publications est telle qu'on est effrayé à la pensée des montagnes de livres qui vont s'accumuler et qui exigeront des destructions partielles pour rendre les bibliothèques possibles à nos descendants.

Rendons donc justice à notre siècle; sachons en comprendre la grandeur et ne le condamnons pas au nom d'un passé qui a eu des gloires impérissables, mais qu'on ne ressuscitera pas. L'étoile qui doit nous guider est devant nous, ne lui tournons pas le dos.

Sans doute, le goût du bien-être s'est développé avec les moyens de le satisfaire; il y a des ombres au tableau que je viens d'esquisser et c'est en ce sens que je crois pouvoir dire qu'à certains égards notre temps est trop peu *utilitaire*.

Sont-ce, en effet, des *utilitaires*, ces fainéants, beaucoup trop nombreux, qui, à charge à eux-mêmes et aux autres, ne sont possédés que d'une

émulation, celle du luxe et des dépenses, qui dissipent follement leur patrimoine et la fortune de leurs femmes et de leurs enfants, qui épuisent leur santé dans les excès, et finissent trop souvent par semer autour d'eux la ruine, le désespoir et le déshonneur?

N'est-ce pas parce qu'ils ont méconnu les principes générateurs de la société moderne qu'ils en expient la violation, soit pendant leur vie, soit dans leurs descendants?

Nos institutions, en supprimant les castes et toute classification artificielle des membres de la société, ont assis celle-ci sur la base du travail. Le travail est une obligation sacrée qui s'impose à toute créature humaine.

C'est même le signe de sa noblesse, car, comme le dit Kant, la nécessité du travail distingue l'homme de tous les animaux. La fainéantise indique donc une première dégradation de l'homme; il se rapproche par là des êtres qui, selon l'expression de Bourdaloue, ne vivent que pour nourrir et engraisser leur corps. Les vices que nous rappelions tantôt sont la conséquence de ce véritable péché originel.

L'obligation pour tous les hommes d'appliquer leurs facultés à un but utile à la société, constitue

le caractère distinctif et glorieux de notre siècle, et ceux qui accomplissent ce devoir, quelque humbles qu'ils soient, ont droit aux égards et à la sympathie de tous.

Voyez, par exemple, ce modeste houilleur, qui ne jouit que par intervalles de la lumière du soleil! Ce travailleur, dont l'intelligence est généralement peu développée, n'en est pas moins un des facteurs essentiels de la civilisation. Il accomplit avec héroïsme une mission dont il n'a pas conscience, mission grande, car elle est indispensable au progrès social. Qu'on suppose un instant que les bras manquent pour le rude et pénible labeur des mines! Aussitôt les usines et les manufactures chôment, les chemins de fer, les bateaux à vapeur cessent de fonctionner, les ouvriers périssent de misère, la civilisation s'arrête comme si un effroyable cataclysme s'était abattu sur la terre.

Aussi ce noir enfant des antres souterrains, ce soldat du devoir accepté avec courage, est cent fois plus noble que les oisifs, titrés ou non, qui vivent et meurent inutiles, quand ils ne scandalisent pas le monde de leurs désordres.

Sans doute, dans la hiérarchie du travail il y a des degrés. De même que l'ancienne noblesse avait ses ducs, ses marquis, ses comtes, ses barons et ses

chevaliers, l'armée du travail a ses maréchaux, ses généraux, ses officiers et ses soldats ; mais, et c'est ce qui caractérise notre temps, aucune barrière artificielle ne fixe et n'immobilise les rangs.

Tous les membres actifs de la société accomplissent leur destinée au poste où les ont placés soit leurs facultés, soit le travail accumulé de leurs ancêtres.

Les étudiants ont l'heureuse fortune, s'ils savent accepter la loi du travail, fièrement et sans défaillance, de pouvoir aspirer à des grades élevés dans la hiérarchie sociale. Ce sont eux qui sont appelés à former l'état-major de ce qu'on appelle les classes dirigeantes. Mais parmi eux il y a aussi des degrés dans les aptitudes et les vocations.

Les uns, doués de cette force et de cette pénétration de l'intelligence qui permet de gravir les sommets des sciences, doivent appliquer leurs facultés aux études qui leur ouvriront des horizons nouveaux et leur assureront la considération qui s'attache aux conquêtes de l'esprit humain.

D'autres, en plus grand nombre, plus aptes aux études professionnelles ou obligés par leur position de s'y consacrer, se destinent aux carrières libérales.

Ils ont cependant à se préserver d'une erreur

trop fréquente. Ils doivent se garder de considérer les diplômes comme un but et non comme une étape; ils doivent éviter de courir hâtivement vers ce but, en restreignant leurs études dans les limites des leçons et des cahiers. Ils ne sauraient assez se persuader que toute science est l'affaire de toute une vie et que dans les Universités on doit surtout apprendre à apprendre.

L'examen n'exige qu'un minimum de connaissances; ceux qui se contentent de ce minimum, trop souvent confié à leur mémoire, réussissent difficilement dans leur carrière. Il faut que l'élève se pénètre des principes des sciences qu'il devra appliquer, qu'il s'attache à penser par lui-même, et qu'après avoir conquis son diplôme, il complète son éducation intellectuelle et professionnelle par des travaux personnels, et, s'il le peut, en allant séjourner dans les centres d'instruction des grandes nations qui nous entourent.

Les étudiants ont, du reste, un nouveau sujet d'émulation, et l'exemple de l'Angleterre et de l'Amérique prouve qu'il est loin d'être sans influence.

Les jeunes personnes, qu'un préjugé suranné voulait sevrer des jouissances de la haute éducation intellectuelle et priver de la satisfaction d'ac-

quérir des connaissances en rapport avec leurs goûts studieux, viennent courageusement s'asseoir sur les bancs des Universités. L'expérience atteste que dans l'armée du travail, elles ne sont pas les moins vaillantes. Dans la glorieuse arène du savoir, le sexe fort ne voudra certainement pas être distancé par le sexe faible.

